

un tas de petits talents de société... J'ai reçu une bonne éducation... et j'en ai toujours complétée de mon mieux.

— Enfin, à la nuit, je sois un barreau. La limo était excellento... et les barreaux peu solides.

« A minuit, le cœur palpitant, couvert d'une sueur froide, agissant avec une résolution que je ne me connaissais pas, et qui se révélait à moi, pour la première fois, pieds nus, je gravissais l'escalier qui conduisait chez mon père.

« J'ouvris la porte de son cabinet, — placé à côté de la chambre à coucher, et communiquant avec elle — et, dans l'obscurité, je me dirigeai vers un vieux meuble, que je connaissais bien, et dont je trouvais la serrure à tâtons. La clef allait adroitement !

— Parbleu ! fit Clermont avec satisfaction.

— Elle tourna sans bruit, et mes mains avides rencontrèrent les piles d'or et les liasses de billets. Il devait y avoir là vingt mille francs. C'était le compte de ce qu'il touchait à cette époque.

« Comme un fou, sans hésiter, je remplis mes poches, je refermai le meuble, et m'appretai à fuir.

Tout à coup une lumière troua l'obscurité... je me trouve en face de mon père !

D'une main, il tenait une bougie allumée ; de l'autre un revolver, qu'il dirigea lentement contre ma poitrine.

Il était plus pâle qu'un spectre. Je vis dans ses yeux qu'il allait me tuer.

XI

DOUBLE TRANSFORMATION

— Tuer son fils ! s'écria Cuchillo avec un mélange d'horreur et d'incrédulité.

— Vous ne connaissez point mon père, monsieur. A cette époque, il en était parfaitement capable. N'oubliez pas que c'est un gentilhomme dévot, fanatique, tout d'une pièce, qui a toujours vécu d'une vie noyée, loin du courant des idées modernes ; — étroit, têtu, violent, honnête avec excès ; entiché de l'orgueil de son nom et de sa race ; habitué à commander, à voir tout trembler autour de lui ; convaincu du droit absolu des parents sur les enfants.

« J'en étais à ma première révolte. Il me surprenait la nuit, volant son argent... Il y avait de quoi lui faire perdre la tête, et soulever en lui la plus terrible tempête. C'est ce qui arrivait.

« Je le compris. Je lus mon arrêt sur son visage décomposé, dans son regard de maniaque... Je me crus mort. Cela devait m'épouvanter... Je ne comprends pas ce qui se passa en moi... mais, au lieu d'essayer de fuir, ou de me jeter à ses pieds, de lui demander grâce et pardon, de tenter de le toucher, je me redressai, le bravant, et le regardai en face.

— Ni-érable ! me dit-il, les dents serrées, la voix sifflante. Vous allez mourir ! Je ne vous laisserai pas déshonorer votre famille et porter, au bûche qui vous attend, un jour ou l'autre, le nom de Kados. Recommandez votre âme à Dieu !

« Ce fut ce scrupule religieux qui, en l'empêchant de me brûler la cervelle sur le coup, me sauva. J'avais un répit. J'eus le temps de parler, et j'en usai.

« Je ne me reconnaissais plus. Je ne sais quel démon m'agitait ; mais le vaif et craintif garçon, brisé par la discipline, abruti par une éducation de couvent et de caserne, avait disparu pour toujours.

— C'est inutile, lui dis-je d'une voix sourde et provocante à

la fois. Tuez-moi tout de suite, j'aime mieux cela. Oui, je préfère la mort à la vie épouvantable que vous me faites mener, depuis que je suis au monde.

« Ah ! le bel avantage pour moi d'être d'une noble famille, fils de duo et de millionnaire ! Mais il n'y a pas de fils de payan, de petit mandiant, qui ne soit plus heureux et plus libre que moi !

« Mon père me regardait avec une stupour qui, maintenant, l'emportait sur la fureur.

« Le revolver me menaçait toujours, mais parce que le bras qui le tenait, comme le corps entier du duo, restait pétrifié sur place.

— Oui, continuai-je, avec une passion croissante, vous pouvez me tuer ! Vous ne ferez que poursuivre l'œuvre commencée par vous ; car ce n'est pas vivre que vivre ainsi que je fais, grâce à vous. Rho, je n'ai connu que la misère, mal nourri, mal vêtu, privé de tous les plaisirs, même les plus innocents et les moins coûteux !

« Je n'ai jamais eu la libre disposition d'une minute, ni d'un centime. J'ai poussé, chez vous, comme un chien à l'attache près de sa niche ; humilié, corcé, dévoré par l'inquiétude ; tremblant devant vous comme un esclave ou comme un coupable. J'ai eu, cent fois, l'idée de rompre ma chaîne, de m'enfuir, ou de me tuer, pour échapper à ce bûche.

« Ah ! oui le bûche ! Il ne m'effraya guère... il me paraissait doux, à côté de la maison paternelle... J'y aurais, du moins, un compagnon de chaîne... et j'y travaillerais au grand air. Cela me paraissait presque du plaisir et de la liberté... En tous cas, ceux qui m'entoureraient ne seraient ni plus libre, ni plus heureux que moi, tandis que j'envis tous ceux que je vois ; et quand j'entends parler de vos richesses et de vos titres, il me semble qu'on se moque de moi...

« Si je suis marquis, si je suis fils de millionnaire, si je dois être millionnaire moi-même, un jour, je ne veux pas travailler comme un ni-érable et me priver de tout... Je veux vivre comme vivent les jeunes gens riches, ne rien faire, aller à Paris, m'amuser... profiter des avantages de ma naissance... Sinon non !

« Mon père laissa retomber le bras qui tenait le revolver et plaça la bougie allumée sur une table qui se trouvait là.

« Il se passait en lui quelque chose que je ne m'expliquais pas. Il me semblait qu'il avait, maintenant, plus de douleur que de fureur dans son regard.

En tous cas, trop exalté moi-même, en cet instant, pour me rendre un compte exact de ce qui se passait sous mes yeux, je me sentis moins menacé et surtout moins immédiatement, et cela m'enchardit.

— Oui, repris-je, tuez-moi ! tuez-moi, car, je vous le jure, je ne reprendrai pas le collier. Non ! non ! jamais !

Il se laissa tomber sur un siège placé près de la table.

Il ne me regardait pas. Ses yeux restaient fixés, perdus dans le vague. Il regardait "en dedans," comme on dit vulgairement, suivant en lui-même quelque pensée dont la nature m'échappait.

— Oui, continuai-je, si vous ne me tuez pas, laissez-moi partir ! — Tenez, — fit-il tout à coup, en fouillant dans mes poches, pour en retirer l'or et les billets qui les remplissaient, et replaçant le tout sur la table ; — Tenez, voilà votre argent. C'est la seule chose que vous aimiez, à laquelle vous accordiez de l'importance ! Vous lui avez tout sacrifié, moi surtout ! Reprenez-le, gardez-le... Je ne vous demande que ma liberté... Je m'en irai, mendiant sur les routes, s'il le faut...